

d'une jeune fille est bien mince, bien aléatoire, quand elle travaille chez elle. . . . Je serais vraiment très inquiet si vous n'obteniez pas tout de suite cette place. . . . cet emploi auquel vous semblez faire allusion.

L'orpheline reprit :

—Je vais vous mettre au courant de ma démarché. J'ai écrit à M. de Saint-Gildas, le riche manufacturier de Saint-Etienne, que vous avez vu au château de Penhoët, avec sa femme et ses filles. Maintes fois, il m'a complimentée en regardant mes dessins, qui étaient, disait-il, d'une véritable artiste. Il ajoutait qu'il serait heureux de me voir lui créer des modèles pour les nouveautés qu'il lance chaque saison. . . Je crois qu'il n'a pu m'oublier.

Le notaire répliqua, plus tranquille :

—J'en suis convaincu, mademoiselle. . . . Allons ! l'horizon s'éclaircit un peu.

Maître Nerville n'avait plus qu'à prendre congé de la jeune fille et à lui rappeler qu'elle pouvait compter sur lui et sur sa femme.

Il le fit en quelques mots très sincèrement affectueux, et il partit.

Mademoiselle de Penhoët ouvrit le tiroir d'une commode et en sortit un petit carton qui contenait plusieurs images de piété. Elles lui avaient été confiées par un marchand du voisinage pour qu'elle les enluminât.

Hélène dessinait fort bien ; mais elle n'avait guère eu en cette occasion à faire appel à son talent ; on lui avait demandé de colorier avec goût des images en noir ; elle avait accepté avec empressement, car c'était son premier labeur qui serait rétribué.

M. Paterne, le marchand, lui avait promis de la payer quand elle lui rapporterait les images.

Il était temps ; Hélène avait épuisé ses dernières ressources le jour même, pour porter des fleurs sur la tombe de son père et de sa mère.

Au grand jour de la fenêtre, elle regarda son ouvrage ; il lui sembla irréprochable.

L'orpheline se sentit moins oppressée.

—Tu vois, dit-elle avec ferveur, en se tournant vers la cheminée où souriait la photographie de sa mère ; je travaille ! Je prends modèle sur toi, chère maman. . . . Toi aussi, tu travaillais avant de devenir marquise de Penhoët. . . . Je veux que tu bénisses mes premiers efforts.

Le marquis de Penhoët avait épousé une cantatrice d'une grande réputation.

Marthe Gérard, qui joignait à une beauté idéale, une voix dont la pureté et l'étendue étaient sans égales, chantait les premiers rôles.

Qu'elle jouât Marguerite, Juliette ou Mireille, c'était toujours la divine perfection.

M. de Penhoët, violemment épris, n'avait pas tardé à apprendre que l'existence de Marthe était au-dessus de tout blâme. Elle vivait honorablement avec sa mère. Il avait suivi la célèbre artiste, au cours de ses pérégrinations à travers l'Europe, pendant plus de dix-huit mois. Enfin, un soir, à Naples, au théâtre San Carlo, le gentilhomme avait avoué à la prima-donna qu'il l'aimait éperdument.

Le mariage avait eu lieu quinze jours plus tard, au consulat français.

Cette union, on le comprend, avait été accueillie de la façon la plus hostile dans la famille du marquis ; mais il était libre de ses actes ; il avait une volonté de fer ; il n'avait pas hésité à rompre toutes relations avec les siens, qui maudirent celle qu'ils appelaient injustement l'aventurière.

La prétendue aventurière se montra la meilleure des épouses, et, un an plus tard, après la naissance de la petite Hélène, elle était, de l'aveu de tous, la plus tendre et la plus dévouée des mères.

Après bien des années, une catastrophe réveilla les malveillances qui semblaient endormies ; M. de Penhoët, un jour de chasse, dans une battue au sanglier, tua raide, d'une balle dans la tête, son voisin d'affût, M. d'Espérac, un jeune gentilhomme très répandu dans le haut monde parisien, et qui avait également une propriété en Bretagne.

L'accident n'était pas douteux, il avait été causé par une fatale imprudence de la victime. M. d'Espérac, dans l'ardeur de la chasse, quittant la place qui lui était assignée, avait couru au-devant de la bête aperçue au moment où elle entra dans un layon.

M. de Penhoët, voyant un buisson remuer et entendant le souffle rauque du sanglier, avait tiré.

M. d'Espérac était mort sans prononcer un mot.

Cette catastrophe coïncida avec les très graves embarras d'argent du marquis.

Marin, il avait démissionné après avoir épousé Marthe Gérard, et il avait obtenu au Mexique une importante concession de terrains argentifères dont il avait confié l'exploitation à des individus qu'il croyait honorables, et qui, au point de vue technique, semblaient présenter les garanties les plus sérieuses, mais qui profitaient de l'éloignement du propriétaire pour se livrer à une suite d'agissements coupables destinés à faire tomber à vil prix l'affaire entre leurs mains.

Une nouvelle traversée n'était pas faite pour effrayer le marquis de Penhoët. Il s'embarqua dans le plus bref délai, malgré les larmes et les funestes pressentiments de la marquise.

Marthe n'avait pu surmonter son désespoir ; le chagrin d'avoir perdu Henri, l'opprobre dont on voulait l'accabler, furent pour elle autant de coups auxquels elle ne devait pas tarder à succomber.

L'orpheline ignorait toutes ces ignominies ; maître Nerville était renseigné, lui ; mais à aucun prix, il n'aurait voulu que la pauvre enfant les soupçonnât.

Hélène enveloppa soigneusement ses images et quitta l'appartement.

Elle se rendit en face de l'église Saint-Louis et entra dans une boutique qui portait cette enseigne :

PATERNE, papetier-libraire.

Le commerçant était à son comptoir ; il examinait une grosse de chapelets qui venaient d'arriver de Paris.

Tout petit, très souriant, très sautillant, il releva ses bésicles sur son front pour mieux accueillir la personne qui entra.

Il parut surpris en reconnaissant mademoiselle de Penhoët ; mais il la reçut pourtant avec beaucoup d'aménité.

—Je vous rapporte mon ouvrage, dit la jeune fille.

—Vous vous êtes trop pressée, dit le papetier-libraire, de son ton le plus gai.

Mademoiselle de Penhoët se méprit sur le sens de ces paroles ; elle ajouta vivement :

—Je vous assure, monsieur, que vous serez satisfait ; j'ai scrupuleusement tenu compte de vos instructions.

—Je n'en doute pas, mademoiselle ; je n'en doute pas, fit-il avec une intonation joyeuse.

M. Paterne examina les images ; il poussait de petits cris d'admiration, toujours ponctués par les plus aimables sourires.

—Parfait ! Superbe ! Magnifique ! . . . C'est incroyable. . . . je n'aurais jamais cru. . . . Est-ce possible que. . . . C'est merveilleux !

Hélène respira : le fâcheux pressentiment qui l'avait assailli tout à l'heure s'évanouit.

—Je vais vous payer, mademoiselle, reprit le commerçant avec empressement.

Il sortit de sa caisse une pièce de vingt francs ; c'était le prix convenu.

Et elle le remercia avec effusion ; il se défendit :

—Mais non, mais non, c'est moi qui suis votre obligé. . . . Plus tard, je vous confierai toutes mes commandes.

—Plus tard ! répéta l'orpheline comme un écho lugubre.

Elle devint toute blanche. M. Paterne la regarda un peu ébahi, devenant moins hilare.

Surmontant son trouble, Hélène reprit :

—En attendant, vous allez me donner l'ouvrage courant ?

—L'ouvrage courant ? . . . reprit le commerçant. . . . Mais, mademoiselle, je n'en ai pas pour le moment.

M. Paterne s'expliqua en termes qui ne laissaient subsister aucune équivoque, hélas !

Il le fit d'ailleurs avec sa jovialité ordinaire.

—Autrefois, je vendais beaucoup de ces images. . . . oui ! oui, les affaires marchaient admirablement. Hé ! hé ! . . . C'était l'âge d'or. Aujourd'hui, le siècle est aux choses plus profanes. . . . J'ai eu de la chance de gagner une petite fortune et de la placer judicieusement ; sans cela, je végéterais. . . . Je ne me retire pas parce que Mme Paterne se plaît dans sa boutique où elle est depuis bientôt quarante ans. Mais la foi s'en va ! . . . Oui, même en Bretagne, mademoiselle, la foi s'en va ! Hé ! hé ! Il y a vingt ans, je vendais tous les saints et toutes les saintes du calendrier. . . . Aujourd'hui, mon meilleur article, ma pièce de résistance, une marchandise de tout repos. . . . Notre-Dame de Recouvrance, enfin ! hé ! Notre-Dame de Recouvrance est menacée à son tour. Enfin, mademoiselle, c'est le marasme général, le Krach, comme on écrit dans les journaux de Paris ! . . . Il m'est donc impossible, avec la meilleure volonté du monde, de vous gratifier d'une nouvelle commande avant que la présente livraison soit enlevée.

Hélène balbutia quelques mots et sortit chancelante de l'établissement du papetier-libraire.

Elle reprit courage assez vite pourtant, et murmura :

—Dieu ne peut m'abandonner ; en rentrant chez moi, je vais peut-être trouver une lettre de M. de Saint-Gildas.

L'orpheline reprit le chemin de la rue Saint-Donatien.

—Voilà Mlle de Penhoët qui revient, dit une jeune lavandière en la voyant passer.

—Toujours bien triste, fit une autre ouvrière qui tuyautait.

—Ah ben ! Il faut que les nobles aient leurs peines aussi. . . .

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre